

ON NE CHOISIT PAS SON SEXE MAIS...

Jean-Pierre Lebrun

Alors, soutenons-le d'emblée : si les conditions sociétales qui se mettent en place inexorablement – car il est évident que nous ne sommes qu'au début des changements – sont bel et bien en corrélation avec le (peu, voire le « pas » de) poids donné à ce que parler implique, alors il nous faudra faire face à ce que cela va amener de véritablement inédit pour la réalité psychique.

Il ne s'agira alors plus de compter sur ce que l'usage de la parole supposait hier (disparité des places d'emblée reconnue autorisant le transfert comme Sujet supposé Savoir, organisation signifiante constituée en savoir, présence du refoulement mais aussi des déterminants de la constellation signifiante qui préside à l'existence d'un chacun, articulation du désir et des jouissances...), tout cela ne sera plus là d'emblée mais devra être redécouvert et pour ce faire, remis à jour comme la donne irréductible de la subjectivité humaine, en tant que celle-ci ne peut que passer sa vie à dire et à tenter de se dire au mieux.... Ce que résume bien la formule heureuse de Samuel Beckett dans *Cap au pire* : « essayer, rater, essayer encore, rater mieux ».

Mais, s'il est lui-même déjà construit selon cette nouvelle donne, pour soutenir l'altérité au cœur de l'identité, l'autorité de la parole, l'antériorité de sa généalogie, qui pour soutenir cela pour un sujet qui n'en a cure, tant il aura été autrement formaté par le dispositif sociétal qui est en train de se mettre en place ?

Qui pour rester là le témoin de ce que parler implique et pour accepter d'être le lieu d'adresse de ce sujet apparemment affranchi (Thierry Roth) des lois de l'espèce, qui donc a pu échapper à devoir se constituer comme tel. (Jean-Marie Forget qui dans le contexte d'un discours sans énonciation, indique que l'enfant ne peut que refuser d'apprendre à lire et écrire.)

Permettez que je me soutienne un moment de cette indication que Lacan faisait à propos de Bion durant la seconde guerre mondiale : « J'y retrouve, écrivait Lacan, l'impression des premières démarches freudiennes : trouver dans l'impasse même d'une situation la force vive de l'intervention. »

Et, effectivement, lorsque je pose cette question : « Qui pour rester le témoin de ce que parler implique... ? », je répondrais volontiers : un psychanalyste, voire quelqu'un qui peut légitimement se référer à la psychanalyse.

Récemment, il m'est venu de définir un psychanalyste comme un traumatisé de son histoire qui a pu, grâce au travail auprès d'un Autre qui a consenti à se faire lieu d'adresse, a pu faire de ce traumatisme un « traumatisme ». J'ajouterais aujourd'hui une nuance, à savoir qu'il peut s'agir d'un traumatisé non seulement de son histoire, mais aussi bien de l'Histoire tout court.

Cette dite Histoire implique l'évolution sociétale actuelle, assez bien résumée par ce propos de Jean-Claude Kaufmann dans son dernier ouvrage *La fin de la démocratie, apogée et déclin d'une civilisation* : « Quelque chose a irrémédiablement changé. La République, fondée sur l'idée de devoir, intégrait les personnes à marche forcée. Aucun soi qui ne soit sans les autres. L'hyperdémocratie (ce que j'ai appelé le démocratisme dans mon livre *Les couleurs de l'inceste*) qui s'inaugure aujourd'hui institutionnalise au contraire les droits des individus et des minorités, accélérant ainsi la déliaison sociale et la perte des vertus communes.¹ »

Cette perte du commun, du comme Un, (donc du semblant) a aujourd'hui atteint la réalité psychique du citoyen et que nous le voulions ou pas, cela change quelque chose pour le problème qui nous occupe ce week-end, car dorénavant, *on ne choisit pas son sexe*, mais – comme l'avance Marcel Gauchet – « on choisit en revanche, liberté nouvelle, le rapport qu'on établit avec cette dimension de son être. (On peut le mettre entre parenthèses ou le mettre en avant. On peut tantôt s'en distancier, au nom de l'égalité publique, et tantôt s'en revendiquer en tant qu'identité ou bien subjective

1. Jean-Claude Kaufmann, *La fin de la démocratie - Apogée et déclin d'une civilisation*, Ed. Les liens qui libèrent, 2019, p. 59.

ou bien sociale – une identité, toutefois, qui ne définit pas et ne doit surtout pas définir un statut social.)²” Autrement dit, qui ne peut relever que de moi comme individu.

On ne perçoit pas assez à quel point cette position de l’individu désormais prévalente, entraîne aussitôt une concurrence sans limite en même temps qu’elle déconnecte d’avec toute contestation à l’égard de l’Un. Ceci ne peut en aucun cas constituer un *pastout* car ce dernier ne peut en être un, de *pastout*, que s’il reste connecté à un « pas de Tout ». Tout est désormais dans une émergence solipsiste. Amenant comme conséquence l’annulation d’un quelconque débat au profit de seuls ébats où chacun s’autorise – voire même est prié - de faire n’importe quoi pour réussir à se faire entendre. Autrement dit encore, cela fait désormais partie d’« un soi qui ne doit plus rien aux autres » justement ! Sans dette et donc aussi sans devoir ! C’est ainsi que le nouveau sujet a désormais toute légitimité pour se percevoir tant il ne fait là qu’épouser le nouvel air ambiant.

Et c’est à cela que je riposterais volontiers en disant que c’est à cet endroit que l’analyste – ou ce qu’il en reste – peut faire « sa nouvelle offre » en consentant à prendre en compte ce que j’ai appelé « une autre modalité du transfert ». Je l’appellerais volontiers transfert horizontal, ou mieux même *pastout* horizontal. Tant il s’agit sans doute de consentir à ce qu’on appelle souvent aujourd’hui un « accompagnement » mais en ne voulant pas rien savoir de ce qu’il ne suffit pas d’accompagner, il s’agit aussi d’introduire ces petits bougés, qui, mine de rien, réintroduisent de la verticalité.

C’est ici qu’il ne faut pas se méprendre sur la fameuse phrase de Lacan, “seul l’amour permet à la jouissance de condescendre au désir”. Je garde toujours en tête la distinction toute simple qu’avait faite Charles Melman lorsqu’il parlait de l’amour maternel comme d’un amour sans condition et de l’amour paternel comme d’un amour sous conditions. Sous condition de faire son devoir phallique et d’assumer la dette.

Ceci permet d’emblée de tempérer ce qu’aujourd’hui on appelle accompagnement, et que l’on va justement trouver sans aucune tempérance dans le film *Girl*.

Je persiste à partir de là pourtant à ouvrir la perspective prometteuse que pourrait prendre ce nouveau positionnement de celui qui se réfère à l’analyse à la condition qu’il consente à engager sa propre énonciation et qu’il

2. Marcel Gauchet, « La fin de la domination masculine », in *Le masculin en révolution*, Le Débat n°200, 2018/3, Gallimard, p. 89

ne se réfugie pas dans ce qui est peut-être son abri mais qui en même temps sera alors son lieu de surdité. Je citerai encore une fois Beckett, cette fois dans *En attendant Godot* : « L'habitude est une grande sourdine ».

Car, on ne dira pas assez que si la psychanalyse est aujourd'hui contestée, voire même mise à mal par le discours sociétal, cela pourrait aussi tenir à sa méconnaissance jusqu'il y a peu de ce que la jouissance de l'objet réel et non plus de semblant, a toujours eu d'emblée son inscription dans l'appareil psychique d'un chacun via le rapport de la mère à son enfant. D'abord objet de jouissance avant que d'être objet de désir : "un bout de chair vivante qui apparaît dans le réel comme le répondant de ce que la mère a perdu originellement du fait d'être parlant", écrit Colette Soler. Pour rappel, Lacan fait remarquer que ce rapport immédiatement accessible, c'est ce qui manque au sujet masculin. D'où d'ailleurs que parler du matriarcat comme succédant au patriarcat est peut-être tout à fait insuffisant et qu'il s'agit bien plus de prendre acte de ce que Gauchet avance, à savoir que c'est la mère qui va définir le modèle de la bonne autorité, mais non sans laisser un manque car celle-ci ne suffit pas.

Il nous faut entendre que c'est sur ce point de la structure que le néolibéralisme s'appuie pour faire flamber la dépendance réelle qu'il veut mettre en place comme cette jouissance addictive qu'il nous promet à chaque coin de rue. C'est pour cela qu'il y a antagonisme entre la psychanalyse et le néolibéralisme.

Il est crucial de nous apercevoir que c'est sur l'existence de cette jouissance ant phallique, ni celle dite phallique, ni celle Autre qui n'a de place qu'au-delà du phallus, que se soutient ce que le néolibéralisme promeut implicitement. Donc une jouissance incestueuse non-o dipienne, unienne comme je l'ai appelée, bel et bien toujours présente mais qui, dans le monde d'hier, était d'emblée barr e par la loi du père. C'est cette jouissance-là qui se trouve re-suscitée par la poussée au flux permanent et donc sans cesse tendu, par l'accélération, par ce que Nietzsche appelait déjà « la monstrueuse accélération de la vie » qui ne cède plus rien au ralentissement, à une quelconque stase, au silence et qui ne peut qu'entraîner le burnout comme limite réelle pour faire entendre l'insupportable de ce qui a été décrit à juste titre comme la société liquide, voire même demain gazeuse.

C'est le statut de cette jouissance-là qu'il nous faut davantage éclairer car, comme je l'ai déjà indiqué, elle installe la destrudo plutôt que la libido et elle fera spontanément tout ce qui est en son pouvoir pour récuser l'exogamie fondatrice du social.

Ce qui nous fait humains, c'est la possibilité que nous avons de parler, de vivre ensemble en parlant, ceci constituant le trait propre à l'espèce. Cette possible parole implique aussitôt pour chacun une faille, une dé-coïncidence, pour reprendre le mot du philosophe François Jullien³, une dés-adhérence, vu que parler implique de passer du continu du sensible au discontinu des mots. Une perte s'impose donc d'emblée à quiconque parle, perte qui arrimera le manque qui caractérise les êtres de désir que nous sommes. Hommes et femmes sont en effet, depuis la nuit des temps, des êtres de désir et jusqu'il y a peu, c'était toujours au travers de la différence des sexes que s'appréhendait par l'enfant ce manque constitutif de la subjectivité humaine. Aujourd'hui, remise au point oblige, c'est l'égalité des sexes qui d'abord s'impose, donnant aussitôt à penser que l'asymétrie pourrait ainsi nous être épargnée. Celle-ci, pourtant, demeure comme corrélée au fait de parler. Ce n'est pas pour rien que Lacan annonçait que son expression de « parlêtre » se substituerait à « inconscient »⁴.

Lacan pensait que la famille conjugale faisait « résidu dernier⁵ » dans l'évolution des sociétés. Ce en quoi il se trompait, puisque la mutation de société actuelle mène plutôt à ce que le résidu dernier soit l'individu. Aujourd'hui, il s'agit de prendre en compte chacun comme individu, neutre au point de départ – asexué - qui, de ce fait, peut décider de l'assignation de sexe qu'il veut bien se donner. Ceci – remarquons-le bien - ne lui permet pas pour autant de choisir son sexe anatomique, ce dernier faisant partie de son destin au même titre que ses lieu et date de naissance, ses parents, sa langue, sa culture... - mais l'autorise à choisir le rapport qu'il va établir avec la dimension sexuée de son être, et donc évidemment, pouvoir la contester. On peut ainsi aussitôt percevoir un nouveau risque de méprise. C'est que cette lecture à partir de l'individu désormais considéré comme d'emblée autonome incite à méconnaître que parler implique d'assumer le trou – la dé-coïncidence - qu'impose l'usage du langage. Là où hier la loi du père pouvait recouvrir – et refouler - ledit trou, l'avènement de la science incite plutôt à l'escamoter, autrement dit le faire disparaître moyennant récusation, déni, voire forclusion.

La dissolution de la hiérarchie des sexes, que Françoise Héritier lisait comme une manipulation symbolique du réel, pourrait bien alors ne s'être

3. François Jullien, *Dé-coïncidence. D'où vient l'art et l'existence ?*, Grasset, 2017.

4. Jacques Lacan, *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 565.

5. Jacques Lacan, *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 373.

que transformée au profit d'une autre logique du social, ou mieux dit, de la logique d'un autre social.

J'en prends pour exemple la phrase-annonce du remarquable film récent, *Girl* du réalisateur Lukas Dhont, l'histoire d'un jeune garçon qui veut devenir danseuse-étoile et qui est énoncée en ces termes : *Lara, née garçon, veut devenir danseuse mais le corps résiste*. La construction de la phrase laisse perplexe, car ce dont il s'agit aurait plutôt dû se dire : *Victor veut devenir Lara, danseuse-étoile, mais le corps résiste*. Autrement dit, en se passant de la première nomination, Victor, en cela première réponse au réel de son anatomie, s'opère bien un déni ou une récusation du « déjà-là » ; c'est là, le « pas en trop » qui est subrepticement impliqué par l'annonce publicitaire. C'est à cet endroit que le nom se détache de ce qu'il nomme, qu'il refuse de s'arrimer dans le réel du corps, quitte à pouvoir/vouloir ensuite le transformer. Cette nomination donne ainsi à croire qu'elle pourrait n'être rien d'autre que mettre à sa guise, le mot sur la chose. Pure indication, qui fait fi de ce que parler implique précisément, rejoignant alors tout ce qu'Orwell a décrit avec sa novlangue - qu'aujourd'hui, on a préféré traduire par « néoparler » - dans son chef-d'œuvre *1984*.

Cette nouvelle traduction – qui m'a d'abord irrité – est à vrai dire très pertinente, car ce n'est pas seulement la langue qui est atteinte, aussi bien le parler lui-même. Pour rappeler que nous sommes loin d'être les seuls à constater cette évolution, Yannick Haenel, François Meyronnis et Valentin Retz qui animent la revue littéraire « Ligne de risque » écrivent :

“Le langage (...) se délite devant nous. Dans une société gouvernée par la technique, on s'emploie à le percevoir comme simple instrument de communication. Qu'il puisse être autre chose échappe à la plupart. Alors qu'il témoigne que nous venons de plus loin que nous-mêmes, son amputation nous ravale au rang de produits abortifs. Quand la parole entre dans ce nouveau régime, advenir à sa liberté devient, pour chacun, presque impossible. On n'est plus, dès lors, instauré par le langage ; mais uniquement soutenu et assisté par la technique.

Qui est encore capable d'entendre, dans un échange, les « sous-conversations » qui s'y enroulent ? Cette expression de Nathalie Sarraute pour indiquer que toute parole comporte une part non-dite, et que souvent, l'implicite prime sur ce qu'on énonce. Aujourd'hui, la langue est stérilisée, de moins en moins ductile, et rendue comme frigide. Elle ne nous initie plus aux différentes dimensions de notre être, et ne nous permet plus d'envisager celui-ci comme une aventure. Le sabir ambiant nous encage dans les limites d'un nombrilisme rabougrissant. Toute langue est désormais

*interdite à ses locuteurs, qui ne trouvent plus les mots pour nommer ce qu'ils sont.*⁶

La question, donc, à propos de ces changements produisant ce que je propose d'appeler une « a-langue », est de repérer que cette mutation entraîne une forme de méconnaissance nouvelle, un refus de savoir d'un nouveau type atteignant le sujet bien en deçà de son organisation autour des chaînes signifiantes. Entendons-nous bien, il ne s'agit pas ici de refuser de possibles avancées – entre autres celle d'être moins prisonnier de la référence au père – mais d'identifier les nouvelles impasses, qu'à force de vouloir faire avancer sa cause, cette société hyperdémocratique produit.

Pour en rester à notre question homme-femme, disons-le simplement : si aujourd'hui ce n'est peut-être plus via la différence des sexes que se rencontrera l'altérité, puisque cette différence entre désormais au rang des choses accessibles et donc transformables, ce sera dans le fait même de la langue qu'elle se rencontrera. Mais la question persiste : porter le trou que fait le langage dans le Réel se fait-il de la même façon selon que l'on est homme ou femme, garçon ou fille ? Autre manière de le dire : chacun des sexes n'a-t-il pas à reconnaître que selon qu'il possède le trou dans son corps ou qu'il dispose plutôt de ce qu'il faut bien appeler une pièce à mettre au trou, il aura une disposition différente à l'égard de ce trou.

C'est donc désormais non plus par rapport au signifiant du phallus – qui n'est pas le pénis, faut-il le rappeler, mais qui lui est néanmoins intrinsèquement lié – que va s'opérer la différence, mais par rapport au trou en tant que tel. Avec du coup, deux façons de l'aborder, côté moitié vide, ou côté moitié plein. C'est à cet endroit que l'anatomie, sans être « le » destin, en reste toujours néanmoins « un ». Et d'une certaine façon, n'est-ce pas là précisément une occasion de progrès, que d'être ainsi davantage en proximité avec ce qui fait trou, autrement dit, avec ce qui manque ? A la condition bien sûr qu'il ne s'agisse pas de l'effacer, de le faire disparaître. C'est sans doute en cela que la revendication égalitaire, par ailleurs légitime, peut questionner car, à trop vouloir mettre l'accent sur l'objectif à atteindre, laisse-t-elle encore sa place au trou, autrement dit au spécifique du féminin ? Ce dernier, étant bien plus que propriété des femmes, mais plutôt trait de ce qu'implique l'usage de la langue.

Ce n'est donc plus au travers d'un universel incarné par le père que s'opère la transmission de l'humus humain, mais bien plus désormais via un fémi-

6. Yannick Haenel, François Meyronnis et Valentin Retz, *Tout est accompli*, Grasset, 2019, p. 38.

nin singulier. Telle est la donne de notre « nouveau » monde et la clinique d'aujourd'hui laisse déjà entendre les difficultés nouvelles que cette mutation engendre. Charge pour nous de rester attentifs à ce que la structure des êtres parlants – des parlêtres – que nous sommes, continue de nous contraindre, même si ce n'est plus avec le levier de « la loi du père » dont elle pouvait user (et abuser) hier. Le pas en avant à envisager est là, tout en lecture possiblement différente des rapports entre homme et femme, entre femme et homme, sans jamais pour autant que ne soit démentie la faille qui, du même mouvement, les unit et les désunit.